

LE GÉNÉRAL GRANT

... Ah! sois maudit, malheureux, qui mélas
Sur le fier pavillon qu'un vent des cieux secoue,
Aux gouttes de lumière une tache de boue!

VICTOR HUGO.

(J. Année terrible).

Nous ouïlions trop vite.

Un peuple triomphant
Nous devait tout : c'était à moitié notre enfant.....
— O plaines de la verte Amérique, ô savanes,
Forêts vierges que Dieu ferme aux regards profanes.
Et si l'homme, à qui tout doit céder,
N'ose pas maintenant en son s'y hasarder ;
Fleuves qui sont des lacs, et lacs immenses comme
L'Océan : champs féconds où sous la main de l'homme
Ont poussé, tous les ans plus superbes encore,
Des gerbes de blés mûrs qui font des gerbes d'or ;
O villes, qu'on croirait tout à coup désoignées,
Rt qui sortez du sol comme des moissons vertes ;—
Dites tout ce qu'ont fait, au temps de Rochambeau,
Ceux dont vous recouvrez l'inutile tombeau ;
Dites si votre gloire et si votre puissance,
Si les mers qui vous font serment d'obéissance,
Si vos comptoirs semés partout à votre choix,
Si votre or, vos trafics, vos légions, vos lois,
N'ont pas eu pour engrais à l'heure des semailles,
Les corps de nos soldats tombés dans vos batailles !

Eh bien ! ce peuple fort, riche, heureux et puissant,
Aurait pu, dédaigneux de sa dette de sang,
A la France vaincue et roulant de son trône
Envoyer sa pitié, du moins, comme une aumône !
Car nous ne demandons ni troupes, ni vaisseaux :
Le Yankee aurait pu, sans rompre les faisceaux
De ses fusils, aider la France moribonde.
Avec un mot jeté de l'autre bout du monde.
C'était trop, paraît-il. Le Yankee a fait mieux :
Et de l'immensité des vagues et des cieux,
Nous vîmes un matin échouer au rivage
L'ignominieux cri de sa haine sauvage !

Or, le chef qu'ils avaient alors est parmi nous.

Et nous lui faisons fête ! et nous recevons tous,
Le sourire à la lèvre et les deux mains tendues.
Celui-là qui, voyant nos provinces perdues,
Nos champs semés de morts en guise de moisson,
Et nos frères cités qu'on mettait à rançon,
A choisi cet instant—honte que rien n'efface—
Pour venir nous cracher froidement à la face !
Avez-vous donc voulu saluer un héros ?
Vous vous trompez alors. Parmi vingt généraux,
Monsieur Grant est la rare et bizarre fortune
De commander en chef à cette heure opportune
Où le Sud, écorché par cinq ans de combats,
N'avait plus qu'à céder en mettant armes bas.
C'est d'un hasard pareil que vient sa renommée :
Ayant un million d'hommes dans son armée,
Il eut l'honneur très-grand de pouvoir battre enfin
Quinze mille soldats à moitié morts de faim !
Quant à ce qui s'est fait depuis, nul ne l'ignore :
Et l'Europe étonnée entend vibrer encore
Les échos indignés de ces procès honteux.
Les tribunaux ont fait paraître devant eux,
En huit ans, les amis, les frères de cet homme.
Verrés écorchés moins le prétoire de Rome.
Ministres, généraux, juges, ambassadeurs,
— O déclin effrayant des anciennes grandeurs !—
Furent saisis, volant comme pillards en guerre,
Et cloués sur les bancs du malfaiteur vulgaire !
Le Sud était pour eux comme une vache à lait.
Lorsque l'on n'avait plus d'argent, on en volait ;
Quand on ne pouvait plus, les coffres étant vides,
Sur les pays vaincus porter des mains avides,
Ils vendaient la justice ou forgeaient des impôts.
Prenant à l'un son champ, à l'autre ses troupeaux,
Et tu dus bien souvent devant la force injuste,
O sainte Liberté, voiler ta face auguste !

On aurait pu ôler toutes ces choses-là,
Si, jadis, quand le sort vainqueur nous accabla,
La voyant qui râlat pantelante et meurtrie,
Monsieur Grant n'avait pas insulté la patrie !
Comme après son départ il pourrait se vanter
Que Paris tout entier se plut à le fêter,
Que la France abaissée a perdue la mémoire,
Qu'il le sache : ceci c'est pour nous de l'histoire !
Il est un monument des choses du passé,
Qui restera debout et pour toujours dressé !
Bien large est l'Océan séparant les Deux Mondes :
Il verserait sur nous toutes ses eaux profondes,
Submergeant le pays de la Gironde au Rhin,
Qu'il n'effacerait pas ce souvenir d'airain !
Qu'il n'empêcherait pas, aussitôt qu'on le nomme,
La haine des Français d'aller frapper cet homme !

ALBERT DELPIT.

Paris, 12 novembre 1877.

LES PRISONS DE PARIS

SOUS LA COMMUNE

LA MORT DES OTAGES

(Suite)

Les femmes se répandirent dans la cour
et l'homme à l'écharpe rouge resta dans le
greffe où il malmena fort François, qui
n'était pas "à la hauteur des circon-
stances" et qui n'avait pas un esprit "vrai-
ment révolutionnaire." L'ivrogne s'excusa
de son mieux et paraissait fort peu à
l'aise en présence de cet officier rébarbatif.
C'était un assez beau garçon, brun, pre-
nant des poses, et, malgré son grade qui
paraissait élevé, portant un fusil sur l'é-
paule. On a beaucoup discuté pour savoir
quel était cet individu que tous les em-
ployés de la prison considéraient, à cause
de son écharpe, comme un membre de la
Commune : on l'a pris pour Eudes, pour
Ferré, pour Ranvier, surtout pour Ran-
vier. On s'est trompé ; nous pouvons le
nommer : c'était Mégy, que la révolution
du 4 septembre avait tiré du bagne de
Toulon, où il subissait une peine de quinze
ans de travaux forcés, méritée par un as-
sassinat. Ces états de service lui valurent
d'être nommé porte-drapeau dans un ba-
taillon de garde nationale ; mais il était
rétif à la discipline, souffleta son capitaine
et fut, de ce fait, condamné à deux ans de
prison. Le 18 mars le délivra. La Com-
mune ne pouvait négliger cet homme qui

tuait les inspecteurs de police à coups de
revolver ; elle en fit une sorte d'émissaire
diplomatique, et l'envoya prêcher la répu-
blique universelle à Marseille, en compa-
gnie de Gaston Crémieux. Le général
Espivent interrompit, sans ménagement,
cette farandole révolutionnaire, et Mégy,
habile à se sauver en toute occasion, put
revenir à Paris. Il fut nommé comman-
dant du fort d'Issy, qu'il évacua, comme
l'on sait, dès qu'il trouva le moment op-
portun. Le 22 mai, il était sur la rive
gauche de la Seine ; c'est à lui et c'est à
Eudes que l'on doit l'incendie de la Cour
des comptes, du Palais de la Légion
d'Honneur, de la rue de Lille, de la rue
du Bac et de la Caisse des dépôts et con-
signations. Tel était le général—on l'ap-
pelait ainsi—qui venait en amateur, brave-
ment donner un coup de main pour assas-
siner quelques vieillards. L'autre officier,
remarquable par les pommettes roses et
les yeux brillants des phthisiques, s'ap-
pelait Benjamin Sicard ; ordinairement cor-
donnier, mais pour l'instant capitaine à ce
101^e bataillon que nous retrouvons par-
tout où il y eut des crimes ; il était dé-
taché, en qualité de capitaine d'ordon-
nance, à la préfecture de police : c'est ce
qui justifiait les aiguillettes d'or qui lui
battaient la poitrine. Il avait été envoyé
par le délégué à la sûreté générale, par
Ferré, pour surveiller l'exécution et en
rendre compte.

Les fédérés du peloton amené par Gen-
ton s'étaient mêlés à ceux de Verig. Un
surveillant, nommé Henrion, s'approcha
d'eux et, parlant à un groupe de Vengeurs
de Flourens, il leur dit :

"Prenez garde, ce sont des assassinats
que vous allez commettre, vous les paierez
plus tard."

L'un d'eux lui répondit :

"Que voulez-vous ? ce n'est pas amu-
sant, mais nous avons fusillé ce matin à la
préfecture de police, maintenant il faut fu-
siller ici ; c'est l'ordre."

Henrion reprit :

"C'est un crime."

—Je ne sais pas, répliqua le vengeur,
on nous a dit que c'étaient des représailles,
parce que les Versaillais nous tuent nos
hommes."

Henrion s'éloigna et rentra dans le ves-
tibule, à côté du greffe, car il était de ser-
vice. Genton revint au bout de trois
quarts d'heure ; il n'avait pas l'air con-
tent ; il est probable que Ferré l'avait ver-
tement réprimandé pour n'avoir pas pro-
cédé malgré la demi-opposition de Fran-
çois. Celui-ci, prenant l'ordre d'exécution,
nominatif cette fois et approuvé, dit :

"C'est en règle," et sonna un brigadier.

Ramain arriva bientôt ; François lui re-
mit la liste en disant :

"Voilà des détenus qu'il faut faire des-
cendre par le quartier de l'infirmerie."

Ramain appela Henrion : celui-ci se pré-
senta immédiatement, Ramain lui dit :

"Allez ouvrir la grille de la quatrième
section."

Henrion répondit :

"Je vais chercher mes clés !"

Ses clés, il les tenait à la main ; il s'é-
lança dehors, jeta les clés derrière un tas
d'ordure, et prit sa course comme un
homme affolé. L'idée du massacre que
l'on préparait lui causait une insur-
montable horreur. D'une seule haleine,
il courut jusqu'à la barrière de Vincennes,
put passer, grâce à un mensonge habile,
appuyé d'une pièce de 20 francs, se jeta à
travers champs et arriva à Pantin couvert
de sueur et de larmes. Des soldats bava-
rois le recueillirent ; il ne cessait de san-
gloter en répétant : "Ils vont les tuer, ils
vont les tuer !"

Pendant que cet honnête homme fuyait
la maison où s'amassaient les crimes, Ra-
main, furieux, appelait Henrion, qui ne
répondait plus. Genton demandait si l'on
se moquait de lui, François perdait conte-
nance, et Mégy, glissant une cartouche
dans son fusil, disait :—"Nous allons
voir !"

Ramain dit alors à François :

"Faites monter le peloton au premier
étage, je cours chercher mes clés au gui-
chet central, je passerai par l'escalier de
secours, et j'ouvrirai par le couloir."

Lourdement, les quarante hommes, ay-
ant en tête François, Genton, Mégy, Ben-
jamin Sicard et Véric, gravirent l'escalier.

Ramain enjamba la cour intérieure, pé-
nétra dans le guichet, enleva les clés ac-
crochées à un clou, et, donnant la liste des
otages au surveillant Beaucé, il lui dit :

"Allez faire l'appel ;" puis, lestement
il remonta les degrés de l'escalier, franchit
tout le corridor de la quatrième section et
ouvrit la grille.

Le peloton se divisa en deux groupes à
peu près égaux, de vingt hommes chacun ;
l'un resta massé devant la grille ouverte,
l'autre traversa le couloir, longeant les cel-
lules où les otages étaient enfermés, des-
cendit l'escalier de secours et fit halte dans
le jardin de l'infirmerie.

"Nous entendions les battements de
notre cœur," nous a dit un des otages sur-
vivants. Le bruit des pas cadencés, le
froissement des armes, ne leur laissaient
guère de doute, et ils comprirent que
l'heure du dénouement était venue. Qui
allait mourir ? Tous se préparèrent.

Ramain attendait le surveillant Beaucé
auquel il avait remis la liste ; ne le voyant
pas venir, il descendit le petit escalier
pour aller le chercher au guichet central.
Beaucé s'était disposé à obéir, croyant ac-
complir une formalité sans importance ;
mais au moment où il se rendait à la qua-
trième section pour y appeler les six dé-
tenus désignés, il se croisa avec le détache-
ment du peloton d'exécution, qui attendait
dans le quartier de l'infirmerie : il devina
ce qu'on allait faire ; il s'affaissa sur lui-
même, collé contre la muraille, sur la pre-
mière marche de l'escalier, et se sentit in-
capable de faire un pas de plus. De tout
son cœur il répudiait l'horrible besogne à
laquelle on voulait le condamner. Ramain
accourut :

"Allons, Beaucé, arrivez donc !"

Beaucé, tremblant, répondit :

"Je ne peux pas, non, je ne pourrai
jamais !"

Ramain lui arracha des mains la liste et
la clé qui ouvrait les cellules, et lui dit
avec mépris :

"Imbécile, tu n'entends rien aux révo-
lutions."

Beaucé se sauva et courut s'enfermer
dans le guichet central. Ramain remonta ;
tous les otages avaient mis l'œil au petit
judas de leur porte, et tâchaient de voir
ce qui se passait dans le corridor.

Ramain appela :

"Darboy !" et se dirigea vers la cellule
no. 1. A l'autre extrémité du couloir, il
entendit une voix très-calme qui répon-
dait :

"Présent !"

On alla ouvrir le cabanon no. 23, et
l'archevêque sortit ; on le conduisit au mi-
lieu de la section, à un endroit plus large
qui forme une sorte de palier.

On appela :

"Bonjean !"

Le président répondit :

"Me voilà, je prends mon paletot."

Ramain le saisit par le bras, le fit sortir
en lui disant :

"Ça n'est pas la peine, vous êtes bien
comme cela !"

On appela :

"Deguerry !"

Nulle voix ne se fit entendre ; on répé-
ta le nom, et, après quelques instants, le
curé de la Madeleine vint se placer à côté
de M. Bonjean. Les pères Clerc, Allard,
Ducoudray, répondirent immédiatement
et furent réunis à leurs compagnons. Ra-
main dit :

"Le compte y est !"

François compta les victimes et approu-
va d'un geste de la tête. Le peloton qui
était resté devant la grille d'entrée s'ébran-
la et s'avança devant les otages, à la tête
desquels le brigadier Ramain s'était placé
pour indiquer la route à suivre. Deux
surveillants, appuyés contre le mur plus
pâles que des morts, baissaient la tête et
détournaient les yeux. En passant près
d'eux le président Bonjean dit à très-haute
voix :

"O ma femme bien-aimée ! ô mes en-
fants chéris !"

Était-ce donc un de ces mouvements de
faiblesse compatible aux cœurs les plus

vaillants ? Non ; cet homme incomparable
fut absolument héroïque jusqu'au bout :
mais il espérait que ses paroles seraient ré-
pétées, parviendraient à ceux qu'il aimait
et leur prouveraient que sa dernière pen-
sée avait été pour eux.

Sous la conduite de Ramain, le lugubre
cortège descendit le petit escalier, et, par-
venu dans la galerie qui côtoie les cellules
des condamnés à mort, trouva le premier
détachement des fédérés. Là on s'arrêta
pendant quelques instants. Mégy mon-
trant le petit jardin, disait :

"Nous serons très-bien ici."

Véric insistait afin que l'on allât plus
loin, et, comme pour trouver un auxiliaire
à son opinion, cherchait François des
yeux ; François n'avait pas suivi les otages,
il était retourné au greffe. On agita de-
vant ces malheureux la question de savoir
si on les fusillait là ou ailleurs. Ils
avaient profité de cette discussion pour
s'agenouiller les uns près des autres et
faire une prière en commun. Cela fit rire
quelques fédérés, qui les insultèrent gros-
sièrement ! Un sous-officier intervint :

"Laissez ces gens tranquilles, nous ne
savons pas ce qui peut nous arriver de-
main !"

Pendant ce temps, Véric, Genton et
Mégy étaient enfin tombés d'accord : là on
serait trop en vue.

Ramain ouvrit la porte de secours don-
nant sur le premier chemin de ronde.
L'archevêque passa le premier, descendit
rapidement les cinq marches et se retour-
na ; lorsque ses compagnons de martyre
furent tous sur les degrés, il leva la main
droite, les trois premiers doigts étendus, et
il prononça la formule de l'absolution :
*Ego vos absolvo ab omnibus censuris et
peccatis.* Puis, s'approchant de M. Bon-
jean, qui marchait avec beaucoup de
peine, pour les causes que nous avons
dites, il lui offrit son bras. Toujours pré-
cédé par Ramain, entouré, derrière et sur
les flancs, par les fédérés, le cortège prit à
droite, puis encore à droite, et s'engagea
dans le long premier chemin de ronde qui
aboutit près de la première cour de la pri-
son. En tête, un peu en avant des autres,
marchait l'abbé Allard, agitant les mains
au-dessus de son front. Un témoin par-
lant de lui, a dit un mot d'une atroce
naïveté :

"Il allait vite, gesticulait et fredonnait
quelque chose."

Ce quelque chose était la prière des ago-
nisants que le malheureux murmurait à
demi-voix. Tous les autres restaient si-
lencieux.

On arriva à cette grille que l'on appelle
"la grille des morts" et qui clôt le pre-
mier chemin de ronde ; elle était fermée.
Ramain qui était fort troublé, malgré qu'il
en eût, cherchait vainement la clé au mi-
lieu du trousseau qu'il portait. A ce mo-
ment, Mgr. Darboy, moins peut-être pour
sauver sa vie que pour leur épargner un
crime, essaya de discuter avec ses bour-
reaux.

"J'ai toujours aimé le peuple, j'ai tou-
jours aimé la liberté," disait-il.

Un fédéré lui répondit :

"Ta liberté n'est pas la nôtre, tu nous
embêtes !"

(La suite au prochain numéro)

—Depuis la guerre de Crimée, l'Angleterre a
réduit sa dette nationale de 900,000,000 livres
sterling, à 712,000,000.

AVIS

Les abonnés de *L'Opinion Publique* qui désire-
raient faire relier leurs volumes d'une manière
élégante et solide, et à bon marché, feront bien
de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue
Blenry.

Nous pouvons fournir quelques séries com-
plètes de *L'Opinion* depuis sa fondation (1870).

AVIS AUX DAMES.

Le soussigné informe respectueusement les
Dames de la ville et de la campagne, qu'elles
trouveront à son magasin de détail, No. 196, rue
St. Laurent, le meilleur assortiment de Plumes
d'Autruches et de Vautours, de toutes couleurs ;
aussi, réparages de Plumes de toutes sortes exé-
cutés avec le plus grand soin, et Plumes teintes
sur échantillon sous le plus court délai ; Gants
nettoyés et teints noirs seulement.

J. H. LERLANC. Atelier : 547, rue Craig.